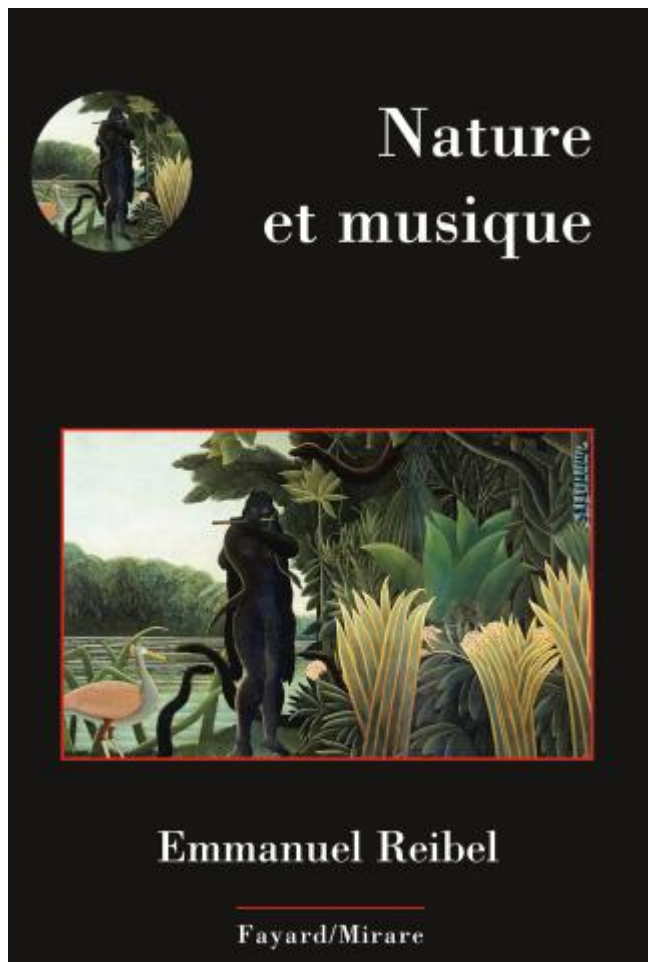


Livres, CLIC de CLASSIQUENEWS de janvier 2016. Nature et Musique. Emmanuel Reibel (Editions Fayard)



Livres, CLIC de CLASSIQUENEWS de janvier 2016. Nature et Musique. Emmanuel Reibel (Editions Fayard). En liaison avec la thématique de La Folle Journée 2016 à Nantes, Emmanuel Reibel s'intéresse à l'équation « **Nature et musique** » : une mise en perspective passionnante dont les 8 chapitres de ce livre synthétique et bien documenté, (Arcadie, Jardins, Orages, Paysages, Intermez'zoo, Eléments, Environnements, Univers...)évoquent maints angles d'approche, attestant d'une passion musicale pour la source matricielle, première, hautement inspiratrice : la nature prise dans son acceptation large, englobant la faune, la flore, l'environnement, les épisodes climatiques, effets spectaculaires (tempêtes et orages) mais aussi saisons et paysages, jusqu'au soleil et jusqu'à la lune, au cosmos et aux vibrations océanes...

Et vous, Chantez vous nature ?



Rien ou si peu n'est omis dans ce petit précis, véritable catalogue des pièces maîtresses inspirées par la divine et mystérieuses Nature. D'abord, c'est, figure allégorique primitive et fondatrice, le voile d'Isis, la divinité régénératrice, qu'il faut lever... grâce au chant volontaire et lui aussi résurrectionnel du premier chanteur victorieux, maître des éléments et du Destin, Orphée. Puis le lecteur parcourt comme une géographie imaginaire d'un continent musical qui nous parle d'un paradis oublié et pourtant

musicalement tangible : des Quatre Saisons de Vivaldi à la Pastorale enchanteresse ; des parterres ordonnés de Rameau l'universaliste au temps des Lumières à la sensation nouvelle, préécologique de son grand contradicteur... Rousseau. Révélation : la Symphonie Pastorale de Beethoven n'est qu'un élément esthétique d'un plus vaste courant sensible au sentiment panthéiste. Avec les Romantiques, place désormais au paysage, miroir de l'âme (et des ses vertiges silencieux), ou le tumulte des éclairs dit les vertiges intérieurs (Sturm und Drang). L'auteur n'oublie pas un fabuleux bestiaire, sorte de Carnaval des animaux où les timbres des instruments de l'orchestre sont étroitement et spécifiquement assimilés à un animal particulier... Le chapitre « Environnements » (notez le « s »), nous parle du plein air (Debussy l'adopte contre la stérilité de l'atelier académique) et aussi de l'écologie sonore... Enfin le dernier volet de ce texte synthèse, – plus voie de défrichements à approfondir que dictionnaire à définitions fermées-, évoque la fabuleuse aventure sidérale

chez les compositeurs les plus récents : le tumulte des constellations, le choc des planètes engendrent un nouvel ordre, à la fois cataclysme fécondant et apocalypse fertilisateur. Passionnant. Aucun doute, cet opusculé sera votre bible.

BONUS. De nombreux « encadrés » étayent les exposés et précisent certains aspects de la passion musicale pour les éléments naturels : « la nature dans les pièces françaises de clavecin au XVIIIè... – non, il n’y a pas que La Poule de Rameau-, les animaux de l’orchestre, quelques musiques aquatiques des XIXè et XXè, le soleil et la lune, l’imaginaire musical des fleurs....

Livres, CLIC de CLASSIQUENEWS de janvier 2016. Nature et Musique. Emmanuel Reibel. Editions Fayard – EAN : 9782213700458. EAN numérique : 9782213702407- Code article : 3891692, collection Musique. Parution : 20 janvier 2016, 192 pages. Format : 120 x 180 mm- Prix imprimé : 15 € ou Prix numérique : 10.99 €.

Partitions, découverte : Mozart et Salieri auraient

travaillé ensemble

Partitions, découverte : Mozart et Salieri auraient travaillé ensemble à la composition d'une cantate inédite. Découvert dans une Bibliothèque à Prague, un manuscrit inconnu jusqu'alors aurait été formellement identifié : il



s'agit d'une cantate composée à quatre mains par Mozart et Salieri, deux compositeurs de deux générations différentes (et de deux styles distincts) que l'Histoire et la légende (entretenu par le mythe de l'assassinat du premier par le second, par la nouvelle de Pouchkine de 1830, traité au cinéma par Forman) ont aimé opposer.

Amoureux voire rivaux, Mozart et Salieri composent de concert pour Nancy Storace...



Rivaux les deux musiciens par si sûr... Le musicologue Timo Jouko Hermann vient d'annoncer sa brillante découverte d'autant que le texte de la cantate, écrite en hommage au talent de

la jeune et belle soprano Nancy Storace (la créatrice du rôle de Susanna dans les Noces de Figaro de Mozart en 1786, née à Londres en 1765), serait de Da Ponte. La cantate évoque la convalescence de la cantatrice qui s'est sortie alors d'une maladie... Nancy Storace serait l'une des divas les plus captivantes de l'époque : jeune, belle, superbe actrice et

chanteuse de premier plan... Elle fut l'élève du castrat Venanzio Rauzzini (pour lequel Mozart avait écrit son célèbre motet virtuose Exsultate Jubilate). La soprano employée dans la troupe impériale à Vienne fut une artiste adorée, célébrée, et donc convoitée par les deux compositeurs en vue sous Joseph II, Salieri et Mozart (dont on ne compte plus les aventures extra-conjugales). Nancy Storace fit ses débuts à Vienne dans L'école des Jaloux (La Scuola De'Gelosi) ; c'est à ce moment que Mozart la découvre et tombe amoureux d'elle... Avec son frère aîné, Stephen, Nancy est une habituée du couple Mozart à Vienne. C'est pour elle encore que Mozart écrit le fameux air de concert, joyau néoclassique : « Ch'io mi scordi di te ? ». Nancy Storace meurt en 1817 à 51 ans.

Mentionnée dans le catalogue des œuvres de Mozart (Kœchel : K477a : « Per la ricuperata di Ophelia »), la cantate que l'on croyait perdue, serait donc composée pour la guérison définitive de Nancy Storace qui devait chanter le rôle de... Ophelia dans l'opéra buffa de Salieri, La grotta di trofonio (dont il existe une bonen version par Les Talens Lyriques, Ch. Rousset).

Même incomplet, le manuscrit devrait prochainement être recréé par une équipe du Mozarteum de Salzbourg.

A suivre.

**Compte rendu, concert.
Toulouse, Halle aux Grains,
le 18 janvier 2016.**

Mendelssohn, Beethoven... Martha Argerich, Kamerata Baltica

Voilà un concert qui fera date. Merci aux Grands Interprètes! D'abord la découverte de la sonorité soyeuse d'un orchestre de cordes des plus rares. Fondé par Gidon Kremer il y a 15 ans, cet orchestre de chambre (**Kremerata Baltica**) fait le tour du monde : 1000 concerts en 15 ans! Félix Mendelssohn juvénile (à peine 16 ans) et brillant est magnifié par l'énergie et la beauté sonore de ces cordes. Un pur bonheur de texture, rondeur et délicatesse. Sans chef et avec une complicité de chaque instant chacun est engagé comme rarement. Après cette perfection instrumentale et cette beauté qui crée l'émotion la plus pure, la deuxième oeuvre au programme en a saisi plus d'un. La suite de pièces des **Saisons de Tchaïkovsky** qui sous les doigts récents du pianiste Lang Lang avait semblé sans émotions ([NDLR : cf notre compte rendu critique du récital Lang Lang à Versailles](#)), a ce soir, rendu perceptible ce qu'est l'humour le plus brillant en musique. Alexander Raskatov est un compositeur Russe incroyablement doué, aussi sérieux qu'iconoclaste. Il se permet d'utiliser le compositeur Russe le plus connu, Tchaïkovski, pour faire de sa suite des Saisons, une peinture humoristique digne de Charlie Hebdo. Avec une grande culture, le sens des phrases musicales est détourné, inversé, voir bafoué... et les Saisons deviennent un moment de fou rire tant pour les musiciens , qui se saisissent de percussions ou de minuscule trompettes, que pour le public. Moment de jubilation réalisé avec une perfection instrumentale sidérante. Le piano préparé, les appeaux, tout est musique et fait mouche.



Après un court entracte, la transcription des images d'Orient de Schumann par Friedrich Hermann est très réussie avec une complémentarité réjouissante entre le quatuor à cordes par moments et tout l'orchestre. Notons que la beauté des couleurs, la tenue rythmique impeccable et les nuances très abouties évitent toute monotonie à ce superbe orchestre de cordes.

Beethoven : la fée Martha

Pour la dernière partie du concert, **Martha Argerich** fait son entrée avec modestie. Très rapidement sa démarche qui a pu paraître hésitante, se raffermir à la vue des musiciens de l'orchestre et lorsqu'elle prend place au milieu d'eux, il est aisé de deviner qu'elle est tout à son aise. Sa chevelure est d'argent, son sourire de velours. On dit que ce Deuxième Concerto de Beethoven est son préféré : nous le croyons ! Lorsqu'elle écoute avec gourmandise la longue entrées de l'orchestre, il est clair qu'elle hume un parfum qui l'enchant. Il faut dire que les cuivres et vents qui ont rejoint les cordes font merveille, en couleurs, nuances, présence chaleureuse.

La manière dont Martha Argerich se jette à son tour dans la musique tient de l'émotion impatiente d'une enfant sage qui a longtemps attendu son plus grand plaisir. Il m'est impossible ensuite de décrire sagement cette interprétation tout à fait unique. Car ce qui se dégage de ces minutes pour l'éternité est un partage de joie à faire de la musique au sommet. Martha Argerich a des doigts de fées qui savent se faire oublier. Comme il est cruel pour tous les pianiste qui se croient sérieux quand cette dame faite musique fait oublier totalement son instrument. C'est de la pure musique qui émane de sa personnalité mystérieuse et proche à la fois. La délicatesse du toucher est mozartienne et l'énergie, insatiable. Le délicat rubato donne vie à chaque phrase. La manière de se glisser dans l'orchestre ou de donner l'impression qu'il sort de ses fins de phrases est de la pure magie. Les notes de

perles légères sont d'une pureté immaculée. L'Andante est un moment de partage accompli entre Martha et tous les musiciens. Même les abominables tousseurs du public ont su se taire, c'est dire! Le final caracole et vole à tire d'ailes dans une joie sans limites. Toute notion de virtuosité s'évanouit : la Musique, c'est facile : c'est comme Martha respire.

Le bis permet de retrouver Martha Argerich seule et heureuse de jouer du Scarlatti avec des notes répétées comme une folie douce. Un pur bonheur. Mais la grande générosité des musiciens a été de nous donner en bis tout le dernier mouvement du Concerto. Introduite par Martha Argerich dans un tempo jubilatoire, c'est une véritable explosion de bonheur musical auquel nous assistons. Un feu d'artifice irradiant!

Un très grand concert ce soir avec d'immenses musiciens, et Martha, impératrice magique pour une musicalité absolue.

Compte Rendu Concert. Toulouse.Halle-aux-Grains, le 18 janvier 2016; Félix Mendelssohn (1809-1847): Symphonie pour cordes en ré mineur n°7 ; Piotr Illitch Tchaïkovski (1840-1893)/ Alexander Raskastov (né en 1953) : Les Saisons ; Robert Schumann (1810/1856) / Friedrich Hermann (1827-1907): Images d 'Orient,Opus 66; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Concerto pour piano n°2, en si bémol majeur,Opus 19 ; Martha Argerich, piano; Kremerata Baltica;

CD événement. SCHUBERT : Symphonies n°8, 9 (Gewandhausorchester Leipzig, H Blomstedt – nov 2021 – 2 cd DG Deutsche Grammophon)

CD événement. SCHUBERT :
Symphonies n°8, 9
(Gewandhausorchester Leipzig, H
Blomstedt – nov 2021 – 2 cd DG
Deutsche Grammophon). Blomstedt
marmoréen... Voici un témoignage
de la direction du chef suédois
Herbert Blomstedt qui fut
directeur musical du

Gewandhausorchester de Leipzig (1998 – 2005). Il indique
combien son Schubert est brucknérisé mais avec toute
l'intensité et la couleur sonore propres aux instrumentistes
performants de Leipzig.



Dans la Symphonie 8 « inachevée » : on note immédiatement les proportions installées par le maestro, la grandeur et une certaine dureté du premier mouvement, auquel le second apporte une lueur plus trouble, vite rattrapée par l'idée de la solennité, déjà omniprésente dans la première séquence. Le détail des tableaux pastoraux où brillent les timbres des bois et des vents contrastent très fortement avec la puissance sombre, presque lugubres des contrebasses... Blomstedt inscrit l'écriture dans un format colossal, inscrit dans le marbre le plus grandiose, brucknérien, sans pour autant négliger, bien au contraire le relief plus introspectif, voire étrange des pages où les bois chantent. Ampleur et intimisme, monumentalité et soie pastorale grâce à des instrumentistes de

premier plan.

Novembre 2021 : Herbert Blomstedt dirige le Gewandhausorchester Leipzig

éloge du détail et du colossal

Symphonie n°9 : puissante fanfare, étagement lointains grandioses, avec toujours cet hédonisme somptueux qui polit chaque timbre ; bois chauds et ronds, cordes d'une souplesse rubannée infinie ... Blomstedt est un peintre dont la sensibilité cherche cependant moins la transparence que la rondeur cuivrée, puissante, volontiers rugissante et bondissante. C'est un orchestre dragon moins une cathédrale sonore, dont la tension tellurique regorge de flamboyance et de couleurs majestueuses. L'effet machine colossale envahit aussi l'Andante, lui imprime sa battue à l'échelle du monumental ; là encore le chef sculpte de superbes effets, ciselant même chaque partie des bois, vents. Le Scherzo avance dans une légèreté absente ailleurs, une rythmique quasi dansante qui même à l'échelle du colossal s'avère fluide, allante, jaillissante. Le dernier Allegro fait valoir les formidables cuivres de Leipzig au relief exalté, dont chaque éclat et sursaut qui claque avec un panache saisissant (trompettes affûtées), relance constamment la tension voire l'urgence de la partition. Dans cette transe mesurée, Blomstedt réussit de loin le meilleur mouvement de ce double coffret.

CD événement. SCHUBERT : Symphonies n°8, 9 (Gewandhausorchester Leipzig, H Blomstedt – nov 2021 – 2 cd DG Deutsche Grammophon).

Acis et Galatée de Haendel à Clermont-Ferrand

CLERMONT-FERRAND. Haendel : Acis et Galatée, les 4 et 6 février 2016. Créée à Avignon en octobre 2015, voici dans la ville qui a sélectionné les chanteurs solistes de cette nouvelle production, Acis et Galatée de Haendel, pastorale tragique et sanglante qui nécessite un chant articulé ciselé et un orchestre



sur instruments anciens, bondissant, dramatique, habité. [CLASSIQUENEWS était présent lors du dernier concours de chant lyrique de Clermont-Ferrand en octobre 2015 \(VOIR notre reportage vidéo 24ème Concours international de chant lyrique de Clermont-Ferrand ; entretien avec Damien Guillon, directeur musical de la production, à propos de la distribution à constituer dans Acis et Galatée ; entretien avec le baryton lauréat Edward Grint, distingué pour chanter Polyphème\) où](#)

entre autres une partie de la distribution était sélectionnée au cours de la Finale : ainsi on été choisis, les chanteurs Patrick Kilbride, dans le rôle de Damon, et Eg-dward Grint, dans le rôle de Polyphemus. A leurs côté c'est l'excellent Cyril Auvity qui chante Acis (avec Katherine Crompton en Galatea).

L'opéra Acis et Galatée de Haendel présenté par l'Opéra de Clermont-Ferrand :

« Conte cruel pour bergère dévergondée.

Un homme aime une femme. Mais un autre homme aime la même femme. Et c'est le drame ! Autrement : un jeune homme pauvre aime une jeune femme pauvre mais belle (jusqu'ici pas de lutte des classes !) mais un vieil homme riche, puissant et surtout laid aime aussi



le tendron. Et c'est le drame ! Mais au-delà de la fable, Haendel et Ovide nous disent que la femme désirante a de bien dangereux pouvoirs... Et quand Ovide est là, Shakespeare n'est jamais très loin tant ses mots s'installèrent en lui, fasciné qu'il fut par son artifice fantastique, sa merveilleuse théâtralité et une sexualité omniprésente. Car Shakespeare était porté sur le sexe, indubitablement et Les Métamorphoses fut son livre d'or. Un hommage théâtral donc mais également musical grâce à Haendel qui donna ses lettres de noblesse à l'opéra anglais. Avec Damien Guillon et Anne-Laure Liégeois, William Shakespeare sera à la fête ! »

ACIS AND GALATEA de Georg Friedrich Haendel
(1718)

à l'Opéra-Théâtre de Clermont Ferrand

Informations
Réservations

Jeudi 4 février 2016, 20h

Samedi 6 février 2016, 15h

Cyril Auvity, Acis

Katherine Crompton, Galatea

Patrick Kilbride, Damon

Edward Grint, Polyphemus

Emilie Nicot, Choriste

Ensemble musical Le Banquet Céleste

Damien Guillon, direction musicale

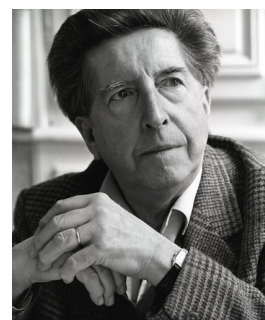
Anne-Laure Liégeois, Mise en scène et scénographie



Illustration : © Ludovic Combe – création à Avignon (au premier plan, Edward Grint. Au second plan : de G à D : Cyril Auvity et Patrick Kilbride)

Concert du lancement de l'année Dutilleux

Paris, Philharmonie. Concert Dutilleux, le 22 janvier 2016, 20h. Lancement officiel de l'année du Centenaire Dutilleux, ce 22 janvier 2016 à la Philharmonie de Paris. Le 22 janvier est le jour anniversaire de l'année Dutilleux 2016 : Henri Dutilleux est en effet né le 22 janvier 1916 : c'est donc le jour de son centenaire. A cette occasion la Philharmonie de Paris propose (à 20h30) un concert exceptionnel : Quatuor à cordes « Ainsi la nuit » et « Trois strophes sur le nom de Paul Sacher » couplés avec le Trio pour piano et cordes de Ravel, et la Sonate pour violon et piano de Debussy.



Henri Dutilleux : *Trois strophes sur le nom de Sacher,*
Préludes

Maurice Ravel : *Trio pour piano et cordes*

Claude Debussy : *Sonate pour violon et piano*

Henri Dutilleux : *Quatuor à cordes « Ainsi la nuit »*

Avec :

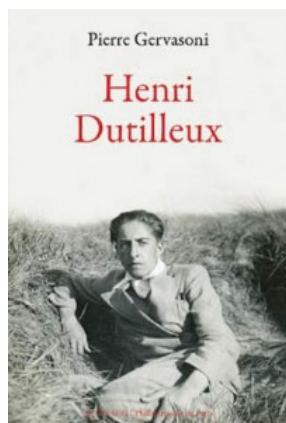
Lisa Batiashvili, violon
Valeriy Sokolov, violon
G  rad Causs  , alto
Gauthier Capu  on, violoncelle
Frank Braley, piano

[Réserver vos places pour le concert de la Philharmonie, ce 22 janvier 2016, 20h](#)

Ainsi la Nuit... Propre aux années 1970, le seul Quatuor à cordes de Dutilleux est « une sorte de vision nocturne » (d'après les propres paroles du compositeur), fidèle à la sensibilité abstraite et poétique, sensuelle et suggestive de son auteur, un cycle d'  tats intérieurs qui renouvelle considérablement le genre quatuor. La partition est composée entre 1971 et 1977 (commande de la Fondation Koussevitsky destinée au Quatuor Juilliard). La création française (parisienne) remonte au 6 janvier 20177 par le Quatuor Parrenin. Les Juilliard le créeront de leur côté à Washington en avril 1978. Dédié au mélomane et ami du compositeur, Ernest Sussman, le Quatuor porte un hommage à Olga Koussevitsky. A partir d'Etudes préalables que Dutilleux adresse aux Juilliard pour qu'ils s'exercent à son écriture, Dutilleux élabore un cycle continu, organiquement relié par des « parenthèses » souvent brèves mais fédératrices et porteuses de liant/lien entre les 7 sections du Quatuor. Seuls les parties V    VII sont enchaînées sans parenthèses. Comme une transe rêveuse, nostalgique, d'un caractère nocturne (d'o  u le titre aux références poétiques manifestes), le cycle cultive l'atmosphère d'une traversée méditative et active, dans des teintes *impressionnistes*, – le terme est utilisé par Dutilleux lui-même. Le parcours va de « Nocturne » (I)    « Constellations » (VI) et « Temps suspendu » (VII). Le principe de mémoire et de réitération, selon le pendule



proustien, agrège ici variations et préfigurations dont les échos manifestes tissent comme un morceau vivant de la pensée à la fois, rétroactive et présente. Dutilleux, fusionne aussi Beethoven et l'Ecole de Vienne, pour refondre la notion même de temps musical. la durée en est emblématique du développement toujours condensé, unique, resserré chez Dutilleux qui cultive surtout la puissance suggestive de son écriture.



Même univers enraciné dans la poésie et pénétré de références littéraires à peine voilées pour les **Strophes sur le nom de Paul Sacher**, réalisées pour le 70^{ème} anniversaire du chef d'orchestre Paul Sacher en 1976. Avec les hommages de Boulez (Messagesquisse) et de Lutoslawski (Sacher Variations), commandées simultanément pour la même occurrence, les pièces de Dutilleux se sont naturellement imposées par leur grande cohérence et originalité, leur caractère poétique, leur climat suspendu, comme doucement halluciné. C'est Paul Sacher qui crée les Strophes de Dutilleux à Bâle en 1982 : par « Strophes », Dutilleux fait référence et emprunte un mot spécifique à l'écriture poétique car le nom de Sacher revient dans chacun des trois volets, comme autant de rimes ou de retours. Aimant les filiations, les réminiscences là encore « proustiennes », Dutilleux cite Bartok dont Musique pour cordes, percussion et célesta fut justement créé par Sacher en 1937... Le triptyque qui en découle parle à l'imaginaire, à cet ailleurs invisible mais soudainement palpable grâce au tissu sonore élaboré par Dutilleux illuminé, enchanté, enivré, vrai magicien de la mémoire.

approfondir

LIRE aussi notre [grand dossier centenaire de Dutilleux 2016](#)

LIRE notre [annonce et présentation du prochain livre](#)

[biographique dédié à Henri Dutilleux par Pierre Gervasoni chez Actes Sud](#)

RADIO. France Musique consacre sa tribune des critiques à [la Symphonie n°2 « Le Double » de Dutilleux, dimanche 24 janvier 2016, 14h](#)

CONCERT. En ouverture du prochain Festival Présences de Radio France, le 5 février 2016, [le Philharmonique de Radio France et Mikko Franck jouent de Dutilleux : vendredi 5 février 2016, 20h, Auditorium de la Maison de la Radio – Radio France : concert Francesconi, Dutilleux \(La Nuit étoilée\) – concert diffusé en direct sur France Musique.](#)

Poitiers, TAP. Le Quatuor Artemis joue Schumann et Brahms



Poitiers, TAP. Quatuor Artemis. Mercredi 20 janvier 2016. Quatuors pour piano de Schumann et Brahms. In memoriam Friedeman Weigle... récital chambriste en forme d'hommage. Les instrumentistes du très brillant Quatuor Artemis rendent un adieu plein de respect affectueux à

l'altiste Friedemann Weigle. Les trois musiciens du Quatuor Artemis, Vineta Sareika (violon), Gregor Sigl (violon) et Eckart Runge (violoncelle), remodelent leur programme, change ce qui était annoncé préalablement pour composer avec le pianiste Alexander Lonquich un dernier au revoir à leur

compagnon de route et ami décédé. D'un commun accord, ils offrent leur engagement décuplé au diapason de cette célébration intime et personnelle, dans un cycle d'œuvres que Friedemann appréciait particulièrement, qu'il s'agisse du compositeur concerné, ou de la partition ainsi élue. Au cœur de ce parcours plein de tendresse nostalgique, les deux Quatuors pour piano de Schumann et de Brahms, opus 47 et 60, immenses polyptiques dont le romantisme fougueux et introspectifs, idéalement inscrits dans la vie intérieure si passionnante de leur auteur respectif, expriment le lyrisme assumé du programme.



Programme spécial hommage :

Johann Sebastian Bach / Astor Piazzolla :
Partita pour trio à cordes « in Memoriam
Friedemann Weigle »

Robert Schumann : Quatuor pour piano et
cordes en mi bémol majeur op. 47

Johann Brahms : Quatuor pour piano et cordes en ut mineur op.
60

**Poitiers, TAP. Quatuor Artemis.
Mercredi 20 janvier 2016, 20h30
In memoriam Friedeman Weigle...**

Informations
Réservations

Durée : 1h40 (avec entracte)

TAP Auditorium

L'opus 47 de Robert Schumann :
le Quatuor pour piano, violon,
alto et violoncelle, composée en
1842, est créé à Leipzig en
décembre 1844 (quand les
Schumann quitte la ville),
dédié au Comte Wielhorsky qui
avait hébergé Robert et Clara
pendant leur tournée en Russie en 1844. Sa fraîcheur et sa
juvénilité, comme le souligne Clara, l'épouse de Robert dans



son Journal, impressionne et saisit l'auditeur. L'activité intérieure qu'y déploie l'auteur a souvent été minimisée, jugée moins convaincante et plus imperceptible que l'éclatant Quintette opus 44 (décembre 1842, dédié à Clara). Pourtant ses 4 mouvements annoncent par leur développement mesuré, finement contrôlé et finalement allusif, et Brahms et Fauré.

Compte rendu, concert. Concert du Nouvel An à Toulouse. Le 1er janvier 2016. Tchaïkovski, Bellini, Chostakovitch... Tugan Sokhiev...

Salle comble ce 1er janvier 2016 pour le deuxième concert du nouvel an. La veille au soir les musiciens avaient offert le même programme aux toulousains. Un public rajeuni, et expressif a ovationné les artistes après chaque pièce. Cette relation de plaisir et de confiance entre musiciens, solistes, chef et public a



été le moteur d'une alchimie sophistiquée. Car ce programme qui en apparence comprend des pièces « faciles » est en fait exactement construit pour mettre en valeur toutes les facettes de la musique et la subtilité des instrumentistes. Thème général russe certes, avec un joyau belcantiste en son sein du plus sensibles des compositeurs de bel canto italien : Vincenzo Bellini (Concerto pour hautbois). Cela fonctionne à

merveille et la délicatesse, la longueur de souffle, l'élégance et la beauté sonore du hautboïste ont apporté un instant de magie fraîche et nuageuse au milieu de couleurs flamboyantes et de rythmes irrésistibles. Car si le hautbois d'**Alexeï Ogrintchouk** est fêté dans le monde entier, le soliste et chambriste inestimable a semblé pendre un plaisir immense lors de l'interprétation des arabesques, volutes et phrases planantes du concerto de Bellini sous la direction lyrique de **Tugan Sokhiev**. L'entente a été admirable entre les musiciens. L'humour et la malice du final prestissimo ont renforcé encore une complicité exquise.

Concert du Nouvel An : Sokhiev, Maestro Crescendo !

Les extraits des principaux ballets de Tchaïkovski ont été un enchantement sous la direction si idiomatique de Tugan Sokhiev. Nous avons toujours loué ses interprétations de Tchaïkovski dont il a régalié Toulouse à l'opéra comme au concert. Même en extraits si précis, le charme de la théâtralité opère, chaque extrait est situé dans l'histoire du ballet. En état de grâce le chef a dirigé tout le concert sans baguette dans un don complet de sa personne. Gestes expressifs de danseur, d'escrimeur, de cavalier, de torero, sourire aux lèvres, yeux noirs ou malicieux, le spectacle de cette gestuelle à l'esthétisme rare a été un enchantement à lui seul. Musicalement les instrumentistes ont tous brillé, explosant de virtuosité et de beauté sonore. La direction si souple de Tugan Sokhiev obtient pourtant une précision rythmique incroyable. Les phrasés sont larges et toujours chantants, les couleurs variées tour à tour éblouissantes ou mordorées, les nuances portées par les mains si expressives du chef atteignent des sommets. Au point que Tugan Sokhiev peut

être proclamé « Maestro Crescendo ».

La deuxième partie du concert quitte Tchaïkovski pour Katchaturian et sa Danse du sabre si prompte à mettre en valeur les percussions. Mais ce sont peut être les danses de Chostakovitch qui seront les plus irrésistibles en raison d'un humour incroyable de l'orchestration. Le trombone à coulisse de « Tea for two » ayant la palme, indiscutablement. Le final par la (trop) courte suite de 1909 de l'Oiseau de Feu de Stravinski élargit l'espace sonore avec un crescendo final éblouissant de force maîtrisée. Maestro Crescendo oui vraiment, merci Tugan Sokhiev pour ce programme si stimulant permettant de commencer l'année en pleine énergie !

Pris au piège de son succès, alors qu'un premier bis a été donné (la vocalise de Rachmaninov ayant permis le retour du hautboïste sublime), puis la marche de Radetzky (Johann Strauss père) mettant le public sous la direction du chef avec un charisme incroyable, une partie du public a houspillé Tugan en lui faisant comprendre qu'il n'était pas d'accord avec la fin du concert, lorsque celui ci voulait partir. Avec un « on ne m'a jamais fait cela », bousculé, mais heureux, Tugan Sokhiev est revenu diriger, musiciens et public pour la reprise de la fameuse marche de Radetzky : un Grand moment de complicité et de partage. Avec un tel chef, un si bel orchestre et un pareil public, l'année musicale s'annonce ... fabuleuse à Toulouse.

**Compte rendu, concert.
Toulouse. Saint-Pierre-des-**

**Cuisines, le 12-01-2016 ;
Franz Schubert (1797-1828) :
Trio n°1, D.898, en si bémol
majeur ; Trio n°2 ,D.929, en
mi bémol majeur ; David
Grimal, violon ; Anne
Gastinel, violoncelle,
Philippe Cassard, piano**

La salle Bleue de l'Espace Croix-Baragnon de Toulouse s'est déplacée à l'Auditorium St-Pierre des Cuisines devant le succès attendu. Et c'est effectivement devant une salle comble que s'est produit **Philippe Cassard**,



spécialiste indiscuté de Schubert, avec ses deux amis. **David Grimal**, au violon comme **Anne Gastinel**, au violoncelle sont des instrumentistes invités dans le monde entier et ont été dirigés par les plus grands chefs tout en faisant une belle carrière de chambriste. Ils étaient donc tous trois, très attendus dans les deux Trios de Schubert. La complicité entre les musiciens a été d'emblée perceptible. L'homogénéité des sonorités n'a pas été trouvée immédiatement mais s'est construite rapidement. Si les deux Trios sont beaux et agréables, il a été sage de débiter le concert par le Trio en

si bémol. Plus léger, plus dansant il a été source de jubilation et de belles énergies.

Mais c'est bien avec le Trio en mi bémol majeur que l'osmose entre les instrumentistes, l'équilibre entre leurs sonorités atteignent des sommets. Cette partition si originale qui débute et se termine avec jubilation est proprement prodigieuse. Privilégiant la précision rythmique, l'ampleur des nuances et la variété des couleurs, nos trois amis musiciens insufflent une vivifiante énergie à chaque instant. La beauté des phrasés et la délicatesse des moindres traits ont provoqué le bonheur du public. C'est bien le thème sublime de l'Andante con moto qui a porté le plus haut l'émotion. C'est de cet Andante qu'est tiré le fameux extrait du film Barry Lyndon qui ouvre et ferme l'histoire d'amour de Barry avec la belle Lady Lyndon. Mi mélancolique mi tendre et avec un charme fou, cette marche dansée concentre en son ambivalence, tout le génie de Schubert. Ce soir le retour du thème tant aimé dans le final avec les arabesques et les volutes du piano a été un moment magique. Le public conquis a fait une belle ovation aux artistes. Le mouvement lent d'un trio de Beethoven a constitué un bis charmant et apaisant après ce bain d'énergie musicale.

Le public est là pour de la musique de chambre. Une saison spécifique pourrait connaître un grand succès à Toulouse. L'auditorium St-Pierre des Cuisines est un écrin idéal. Le patient travail de commentaire que fait Philippe Cassard avec ses Notes du traducteur y est pour beaucoup. La saison de la salle Croix Baragnon avec son concert du mardi qui l'accueille régulièrement mérite d'être suivie. Nous en rendrons compte avec fidélité.

Compte rendu, concert. Toulouse. Saint-Pierre-des-Cuisines, le 12-01-2016 ; Franz Schubert (1797-1828) : Trio n°1, D.898, en si bémol majeur ; Trio n°2 ,D.929,en mi bémol majeur ; David Grimal, violon ; Anne Gastinel, violoncelle, Philippe Cassard, piano .

Illustration : Philippe Cassard © JB Millot

**Compte rendu, concert.
Toulouse. La Halle-aux-
grains, le 12 janvier 2016 ;
Wolfgang Amadeus Mozart
(1756-1791): Symphonie n° 31
en ré majeur K.297; Andante
pour flute et orchestre en ut
majeur, K.315; François
Devienne (1759-1803) :
Concerto pour flute et
orchestre n° 7 en mi mineur ;
Ludwig Van Beethoven**

(1770-1827) : Symphonie n°6 « Pastorale » en fa majeur, Op. 68; Emmanuel Pahud, Flute ; Orchestre National du Capitole de Toulouse. Giovanni Antonini, direction.

Délaissant ses bases baroques, le chef **Giovanni Antonini** est venu plusieurs fois diriger l'Orchestre du Capitole avec succès. Nous avons connu le maestro italien plus inspiré dans sa direction qui ce soir a semblé sans relief. Ne ménageant pas les effets dans ses gestes, c'est parfois avec brutalité et sans charisme qu'il a semblé brider l'orchestre et a paru même le violenter. La symphonie « Parisienne » de Mozart avec un orchestre riche a été seulement brillante, sans élégance et sans finesse au delà d'effets diaphanes pour les cordes. Peu de nuances, peu de couleurs : Mozart comme absent. Avec l'entrée du flûtiste Emmanuel Pahud, l'élégance était attendue. Las, le génial flûtiste, a lui aussi été bridé dans sa fine musicalité et a fait ce qu'il a pu avec un orchestre lourd et sans nuances vraiment marquées. Comment alourdir ce si délicat andante pour flûte et orchestre avec un soliste si sobre?



Emmanuelle Pahud : flûte subtile et musicale

Voulant probablement faire bonne mine, le chef a demandé une rage hors de propos à l'orchestre dans l'introduction du Concerto de Devienne. Emmanuel Pahud n'a pas pu vraiment s'imposer en musicien et a dû rester virtuose au milieu de cette brutalité. L'andante a été ennuyeux par manque de couleurs de l'orchestre. Seule la beauté du son du flûtiste a régalié nos oreilles. Ce son toujours homogène, jamais métallique et toujours parfaitement juste, fait d'Emmanuel Pahud le digne héritier des plus grands flûtistes de cette fameuse école française justement créée par Devienne.

Le final du concerto, brillant et virtuose a permis à Emmanuel Pahud d'imposer une suprématie indiscutable avec l'élégance d'une autorité naturelle.

C'est dans le bis absolument somptueux que le flûtiste français a donné la mesure de son talent. Son interprétation sensible et sensuelle de cette pièce incroyable de Debussy a rendu cruelles les limites que la direction si peu inspirée d'Antonini a imposé au brillant flûtiste. Le Faune s'est éveillé sous nos yeux et la sonorité délicate de sa flûte, dans des nuances subtiles et des couleurs diaphanes, a été un enchantement. Que de poésie, délicatesse dans ces notes comme suspendues et mourantes ! Le silence long et ému qui a suivi la dernière note évanouie a été un grand moment de musique.

Après ce sommet de musicalité, la deuxième partie du concert, avec la sixième symphonie de Beethoven a passé sans rien de remarquable. Si justement la flûte en bois très poétique de Sandrine Tilly, en parfaite harmonie avec ses amis des bois, le hautbois de Louis Seguin, la clarinette de David Minetti et le basson de Lionel Belhacène, nous ont tous offert de belles couleurs et une belle homogénéité créant des îlots de grande musicalité.

Un « petit » concert sauvé par la musicalité d'Emmanuel Pahud

dans son bis. La seule motivation d' un chef ne suffit pas s'il lui manque l'inspiration afin de permettre à un chef d'oeuvre comme la Pastorale de se déployer.

Compte rendu, concert. Toulouse. La Halle-aux-grains, le 12 janvier 2016 ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791): Symphonie n° 31 en ré majeur K.297; Andante pour flute et orchestre en ut majeur, K.315; François Devienne (1759-1803) : Concerto pour flute et orchestre n° 7 en mi mineur ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Symphonie n°6 « Pastorale » en fa majeur, Op. 68; Emmanuel Pahud, Flute ; Orchestre National du Capitole de Toulouse. Giovanni Antonini, direction.